

Les trois monothéismes critiqués par eux-mêmes

Ariel SUHAMY

Recensé : David Meyer (direction), Yves Simoens, Soheib Bencheikh, *Les versets douloureux. Bible, Évangile et Coran entre conflit et dialogue*. Préface d'Alexandre Adler. Collection *L'autre et les autres*, Lessius, 2007, 202 p., 22€. Diffusion Cerf.

Trois religieux, un rabbin, un jésuite, un mufti, se sont réunis, non pour renouveler les politesses du dialogue interreligieux, mais pour « balayer devant leur porte », et examiner eux-mêmes les « versets douloureux » de leur tradition, ceux qui sont régulièrement invoqués par les fanatiques pour entretenir les conflits religieux.

Qu'est-ce qu'un verset douloureux ? C'est un verset qui incite à la haine de l'autre, et notamment des représentants des deux autres religions. David Meyer précise d'emblée – et peut-être un peu vite – qu'un verset douloureux est un verset qui contredit, en apparence, l'enseignement le plus universel et incontestable du texte sacré : l'amour du prochain. Dès lors, réduire cette apparence, forcer le texte à l'unité, et soumettre le verset récalcitrant à la critique, est la tâche que le croyant doit s'imposer toute séance tenante, avant même de prétendre rencontrer les croyants des autres religions.

La méthode suivie consiste pour l'essentiel à réduire les racines du conflit en faisant la part entre ce qui relève de l'histoire et ce qui relève de l'éternel. Sans nul doute les religions sont nées dans le conflit. Toute nouvelle Église se constitue dans la coupure et le schisme : le

judaïsme contre les Amalécites, les Chrétiens contre les juifs – du moins ceux qui n’acceptent pas le message des Évangiles (conflit qui transparaît surtout dans le 4^e Évangile, celui de Jean), et enfin les Musulmans contre les Juifs et les Chrétiens qui n’ont pas accepté la réforme proposée par le nouveau prophète (conflit qui transparaît surtout dans les dernières sourates du Coran). Il n’est donc pas étonnant que le texte sacré conserve des traces de ces conflits originaires. L’un des arguments principaux, commun aux trois auteurs, est de rapporter ces schismes à l’histoire, et de ne pas les projeter sur la religion même et son universalisme.

Il est réconfortant de voir, trois siècles et demi après son excommunication, le rabbin David Meyer reproduire peu ou prou, et apparemment sans le savoir (en tout cas, le nom de Spinoza n’apparaît pas) la leçon du *Traité théologico-politique* qui fit en son temps scandale pour avoir le premier levé un regard critique sur les saintes Écritures. Pour mettre fin aux controverses et aux guerres de religion, Spinoza proposait déjà de ramener le dogme religieux à un enseignement très simple (justice et charité), et d’interpréter le reste à la lumière de ce dogme universel, notamment en expliquant les apparentes contradictions du dogme par l’histoire du contexte, et des vicissitudes du texte lui-même. Les temps ont changé, ce sont désormais les théologiens eux-mêmes qui ont appris à mettre en œuvre ce regard critique. Ainsi Soheib Bencheikh entend « arracher » le livre sacré « au contexte de sa révélation et de sa transmission afin de dégager le temporel de l’éternel et le conjoncturel de l’universel. Ainsi, le message coranique servirait mieux l’humanité et participerait à l’enrichissement moral et spirituel de notre société commune ».

On ne peut contester la noblesse d’une telle entreprise, et en même temps certaines questions demeurent sensibles car traitées avec moins de rigueur que par le philosophe hollandais. Ainsi la question du critère proprement dit reste indéterminée, au point qu’on pourrait parfois adresser à David Meyer la critique que Spinoza adressait à un autre Meyer, son ami Louis Meyer qui dans un ouvrage intitulé *La philosophie interprète de l’Écriture sainte*, s’était exercé lui aussi à réduire les versets douloureux de la Bible. Ces versets, ce n’était pas tant à ses yeux ceux qui semblent inviter à la haine de l’autre, que ceux qui paraissaient contredire la science du temps, celle de Galilée et de Descartes, contraire aux enseignements de la genèse sur la formation du monde. Louis Meyer proposait donc d’adopter pour seul et unique critère d’interprétation la raison humaine : lorsque le texte sacré semble contredire celle-ci, il faut nécessairement interpréter d’une autre façon – d’une façon métaphorique – l’enseignement sacré. Ce faisant, il s’exposait à une grave objection : si la

raison suffit à faire connaître la vérité, à quoi sert la Bible et que devient la Révélation ? À quoi Louis Meyer répondait : la Bible sert à provoquer la raison, à l'inviter à se poser des questions qu'elle ne serait pas posées toute seule. Il est remarquable que David Meyer, de même d'ailleurs que Soheib Bencheikh, reprennent exactement cette idée lorsqu'ils posent la moderne tolérance comme un préalable à toute interprétation du texte, et concluent que le texte sacré est fait, précisément, pour provoquer la raison, l'inciter à chercher par elle-même des solutions à des difficultés, au lieu de s'endormir dans un sommeil dogmatique et bientôt fanatique. Les versets douloureux se révèlent alors, dit David Meyer, non seulement dangereux, mais « aussi les plus magnifiques de la tradition », dans la mesure où, en transgressant, « en se rebellant contre le sens premier de certains de ces versets », « la vérité sous-jacente de ces mêmes passages peut nous apparaître et éclairer notre vie d'une lumière d'humanisme si centrale dans notre tradition ». Ainsi, tous les textes invitant explicitement à combattre, voire à massacrer purement et simplement les impies, les étrangers, etc., doivent, nous dit-on, être pris dans un sens symbolique du combat intérieur. Ainsi, selon Yves Simoens, le « Juif » de l'Évangile de Jean, ne désigne pas un juif, mais un chrétien, en tant qu'il n'est pas encore ouvert à la parole. En fin de compte, douloureux, le verset ne l'est qu'en apparence ; ou bien, ce n'est pas un verset.

Face à cet optimisme désarmant (mais désarmant, l'est-il au sens propre ?), on est parfois tenté de se faire l'avocat du diable, et de demander de quel droit, au nom de quoi on devrait imposer au texte révélé les valeurs qui sont les nôtres aujourd'hui. De sorte qu'à le lire, on est bien sûr séduit par la richesse et la subtilité des écrits rabbiniques et par la générosité et l'intelligence de l'auteur, mais on se demande ce qui reste de sacré dans tout cela : il n'y a qu'une expression parmi d'autres d'une sorte de sagesse humaniste universelle, dont les autres religions sont d'autres fleurons. Même impression en lisant les belles envolées, « sincères et audacieuses », selon sa propre expression, de Soheib Bencheikh contre le fanatisme. Le mufti va jusqu'à citer Nietzsche (« il n'y a pas de faits, il n'y a que des interprétations », p. 138), comme si le père de Zarathoustra pouvait être considéré comme une autorité en matière d'exégèse. De sorte que l'argumentation perd en rigueur ce qu'elle gagne en ferveur. Au fond, dans cette lutte contre le fanatisme, on a parfois le sentiment qu'on ne fait qu'opposer une rhétorique à une autre, et que le combat relève plutôt de l'incantation, voire de la dénégation, que de la démonstration.

Entre ces deux porteurs de lumières, les exégèses hyper-hermétiques du jésuite Yves Simoens (qui contrairement à ses deux confrères, ne dit jamais « je ») paraissent au premier abord difficiles à accueillir. David Meyer avoue sa perplexité, puis après plusieurs lectures, leur trouve une très charitable excuse : l'Église catholique aurait depuis longtemps entrepris le travail de critique que les deux autres confessions ne font qu'entamer. Mais peut-être aussi la subtilité quasi absconse du jésuite donne-t-elle plus l'idée du fait religieux, de son mystère et de sa pompe, que la généreuse tolérance des deux autres, qui semblent tant adhérer à l'esprit de leur siècle qu'on finit par se demander ce qui les sépare, hors l'histoire.

Du reste ces objections sont de peu de poids au regard de la générosité de l'entreprise. Précisément parce qu'aucun ne prétend détenir le monopole de la révélation, le livre dirigé par David Meyer évoque la célèbre parabole des anneaux dans *Nathan le Sage*, la pièce de Lessing : laquelle enseigne aux trois religions monothéistes à enterrer les causes de conflits pour ne plus s'occuper que de l'éducation de ses propres enfants.

Texte paru dans laviedesidees.fr, le 21 octobre 2008

© laviedesidees.fr